

Combien étrange notre passion pour les points de vue élevés! Le moindre paysage ressemblant à un jeu de construction usé gagne en intérêt vu d'en haut. Là où il y a une colline, les gens se ruent à son sommet. Et si quelqu'un exige un droit d'entrée, ils paient.

Daniel Kehlmann

La nuit de l'illusionniste

roman traduit de l'allemand par Juliette Aubert

C'est pourquoi les tours existent. Et, en haut des tours, les terrasses panoramiques. Et sur les terrasses, des tables et des chaises, du café, des sandwiches et des gâteaux hors de prix. Pourtant les gens viennent.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Comment devient-on magicien ? Voici l'histoire d'un jeune homme qui découvre son talent et se voue tout entier à lui.

Mais la vie de l'illusionniste sera bouleversée le jour où il réussira son plus grand tour.

Daniel Kehlmann joue brillamment avec la frontière mouvante et fascinante entre le monde du possible et celui des illusions. Son récit se métamorphose peu à peu, lui aussi, en un irrésistible tour de magie.

Dans ce premier roman de 1997, entièrement revu en 2007, Kehlmann maîtrise déjà les caractéristiques de son style qui lui ont permis de conquérir un nombre phénoménal de lecteurs : tout en exerçant son esprit philosophique, il se montre toujours élégant, clair et plein de verve.

“LETTRES ALLEMANDES”

série dirigée par Martina Wachendorff

DANIEL KEHLMANN

Jeune prodige de la littérature allemande, Daniel Kehlmann a battu tous les records avec son roman, Les Arpenteurs du monde (Actes Sud, 2007 ; Babel, 2009 ; Grand Prix du livre des dirigeants 2007 et best-seller international). Lauréat d'une douzaine de prix littéraires, il est l'auteur de dix livres.

DU MÊME AUTEUR

MOI ET KAMINSKI, Actes Sud, 2004.

LES ARPENTEURS DU MONDE, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 940, 2009.

GLOIRE, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1008, 2010.

La présente traduction est basée sur une version du texte qui a été revue et abrégée par l'auteur.

Titre original :

Beerholms Vorstellung

Editeur original :

© Deuticke/Paul Zsolnay Verlag, Vienne, 1997

© ACTES SUD, 2011

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00331-9

DANIEL KEHLMANN

La Nuit
de l'illusionniste

roman traduit de l'allemand
par Juliette Aubert

ACTES SUD

Extrait de la publication

Un tel jeu exige de la réflexion. Croire un prestidigitateur est un signe de bêtise. Tout autant que l'incrédulité pure et simple, qu'il sait utiliser et retourner contre toi. C'est pourquoi tu retiendras ceci : se méfier de lui, c'est la sagesse des sots. Mais douter de sa propre méfiance, c'est la sottise des sages. Car la confusion en résulte dans les deux cas. Quel que soit le chemin que tu empruntes : c'est le prestidigitateur qui gagnera.

GIOVANNI DI VINCENTIO,
De l'art de l'illusion.

La magie donques, embrassant toute la philosophie, physique et mathématique, y mêle aussi la religion.

AGRIPPA VON NETTESHEIM,
De la vanité des sciences.

I

Combien étrange notre passion pour les points de vue élevés ! Le moindre paysage ressemblant à un jeu de construction usé gagne en intérêt vu d'en haut. Là où il y a une colline, les gens se ruent à son sommet. Et si quelqu'un exige un droit d'entrée, ils paient.

C'est pourquoi les tours existent. Et, en haut des tours, les terrasses panoramiques. Et sur les terrasses, des tables et des chaises, du café, des sandwiches et des gâteaux hors de prix. Pourtant les gens viennent. Il suffit de regarder autour de soi : toutes les tables occupées, des hommes et des femmes, rondelets ou maigrichons, et parmi eux des enfants, beaucoup, beaucoup trop d'enfants. Quel vacarme ! Mais on s'y habitue. Et vois comme le ciel bleu sombre paraît proche. Autour du soleil, il se recolore d'un blanc irréel. En dessous, la ville. Veinée de rues bondées de voitures, telles des fourmis phosphorescentes. Elle s'élève par endroits en tours étincelantes. Entre elles, une profusion de cubes, certains ternes et d'autres d'un éclat singulier. Mais la ville ne s'étend pas pour autant. Son horizon est déjà cerné de collines vert clair ; aujourd'hui la vue ne porte pas très loin, il va sans doute pleuvoir. Il faut que je me dépêche.

Commençons donc. Où ? De préférence là où tout commence. Puis, pas à pas, nous suivrons le

cours du temps. Sans explications ! Si j'en avais, je ne serais pas ici, et si je savais quoi que ce soit, je ne ferais pas ce que je m'apprête à faire. J'ignore encore combien de temps tout cela va durer mais un jour, et même bientôt, cela aussi sera fini.

Au début, des couleurs et rien d'autre. De l'orange surtout, un vert dilué, un bleu clair, très clair. Et sur le sol, un blanc pur et éclatant. Plus propre que de la neige fraîche ou des rideaux neufs, une teinte totalement immatérielle. Je sais : on prétend que les nourrissons ne perçoivent pas les couleurs. Ma foi, c'est bien possible ! La couleur est sans doute une illusion d'optique de ma mémoire ou un retour en rêve à des stades révolus et à peine réels, antérieurs à cette existence, à toute existence.

Et ensuite ? Ensuite, plus rien pendant longtemps. Dans mes plus anciens souvenirs ne figure pas de mère, ni aucun être humain. Chaque image des premières pages pâlisantes de ma mémoire ne montre que moi, toujours moi. Ou, plus exactement, elle ne me montre même pas moi ; mais toutes les choses reçoivent l'ombre de ma présence, elles me regardent, elles existent à travers moi, pour moi. L'herbe, le ciel, le gai plafond de ma chambre, tacheté d'ombres. Comme s'il y avait eu une époque où j'étais seul sur terre.

Puis c'est une serviette éponge jaune chauffée par le soleil et posée sur une pelouse verte qui sent bon la lumière. Des personnes, quelles qu'elles soient, doivent sûrement se trouver à proximité, mais je n'en ai pas gardé la mémoire. Rien que la serviette, le gazon et l'air. De nouveau le plafond de ma chambre, jaune lui aussi, mais virant lentement au gris. Je suis couché dans mon lit – la taie d'oreiller arbore un clown au nez rouge et au sourire crispé qui est censé plaire aux enfants mais qui me fait peur –, et j'observe derrière la

fenêtre les ténèbres qui s'écoulent goutte à goutte du ciel. Un mince filet de lumière sous la fente de la porte évoque cependant la sécurité, la protection. Bien sûr, cette lumière suppose l'existence d'autrui, mais ma confiance semble reposer davantage sur la lumière elle-même, sa présence et son intensité. La lumière – le soleil. Cette gigantesque boule de feu ; si on la regarde et qu'ensuite on ferme les yeux, elle continue de rougeoyer dans l'obscurité, et il faut du temps pour que s'éteignent ses dernières petites flammes. J'ai dû la fixer longtemps, beaucoup trop longtemps. Elle a toujours été là, ne fût-ce que comme une lueur sous la porte.

Plus tard je vois un ver, long et rougeâtre, dans la terre brune sous de grosses fleurs multicolores. Je le ramasse, l'examine tandis qu'il rampe sur ma paume, puis, avec un intérêt étrangement dénué de pitié, je le saisis par ses extrémités et le déchire en deux. Je le lâche, les deux moitiés tombent par terre et – continuent de ramper, elles tressaillent, se tortillent, avancent, deux êtres indépendants qui ne se connaissent pas et n'ont rien à faire ensemble. Je ressens aujourd'hui encore ma frayeur, la froide décharge électrique et les fourmillements sur ma peau. Non pas une terreur face à la mort mais, au contraire, face à la vie. Cette vie absurde et grossière qui peut se scinder en deux, se réassembler et se rediviser, formant à partir de la boue des créatures sans membres. Cette vie multiforme, rampante, grouillante et proche du sol, dans l'ombre et l'humidité. Cette vie encore anarchique et fermée à l'intelligence. C'est la vie, et non la mort, qui heurte le plus la raison ; et rien en ce monde n'est plus terrifiant que la vie, la vie dans sa vérité, la vie sans fin.

J'ai d'autres souvenirs mais ils contredisent toute logique. Je me revois perdu dans une forêt, entouré

par des troncs noirs d'une hauteur infinie et je me sens courir, courir, trébucher, courir vers une prairie mouchetée par le clair de lune ; qui est à mes trousses ? Je me vois en train de tomber, encore et encore, sur des arêtes rocheuses, des rampes d'escaliers, dans des abîmes d'ombre ou de lumière ; il y a sans cesse quelque chose qui se dérobe sous moi ou se révèle fragile, la terre ferme bascule et m'abandonne subitement à l'air libre, à la profondeur qui se réduit à toute vitesse, au sol qui fonce vers moi. Puis à nouveau des insectes, le soleil, mais cette fois flamboyant de couleurs inquiétantes. Tout cela n'a pas pu se produire, du moins pas dans la partie de ma vie exposée à la clarté et à la raison. Cela appartient à la face nocturne, au monde des rêves qui prolifère autour de mon existence, de toute existence.

Et quand tout cela a-t-il pris fin ? Le hasard veut que je le sache précisément. J'étais assis sur le tapis et je contemplais l'une de ces boîtes de jeux éducatifs avec des trous en forme d'étoile, de cercle, de triangle et de carré dans lesquels on peut glisser des éléments géométriques. L'enjeu consiste à découvrir qu'un élément donné ne peut venir s'encaster que dans le trou ayant les mêmes contours que lui. Bon, je pris un cercle et tentai de l'introduire dans le trou carré ; ça n'allait pas ; j'essayai le trou triangulaire ; ça n'allait pas ; j'essayai le trou rond... ça allait. Je pris ensuite un triangle, le regardai, regardai les trous, et de nouveau le triangle. Soudain, tout a changé. J'ai vu, j'ai senti, j'ai compris – j'ai su alors qu'il existait un ordre qui attribuait à chaque objet bigarré une place et une forme, et que quelque part, dans une contrée inaccessible, vivaient un cercle, un triangle et un carré. Même s'il y avait ici et là et un peu partout des cercles, il n'existait qu'un cercle

unique, qu'un seul véritable cercle. Me voilà donc, petit platonicien de deux ans, assis là sur le tapis en me frottant les yeux. Une souriante figurine en bois aux membres articulés ainsi qu'un petit éléphant dodu en peluche gisant à mes côtés me dévisageaient, avides de jouer avec moi. Mais je n'en avais dès lors aucune envie. Après cela, je n'ai plus jamais touché à la boîte, bien sûr que non. J'avais percé son secret, elle m'ennuyait désormais. Elle disparut bientôt au fond d'une caisse, dans une quelconque cave poussiéreuse. Cependant je lui dois beaucoup. Non qu'il se soit produit un changement immédiat ; mais je crois aujourd'hui que, au cours de cet après-midi-là, je suis devenu un être humain. C'est cela, et non je ne sais quel moment sanglant, rempli de cris, de souffrances et d'horreur, qui marqua l'instant de ma naissance.

Je suis venu au monde il n'y a pas tout à fait trente ans, dans une ville de taille moyenne et passablement laide. (Voilà qui est déjà assez déplaisant, mais elle vient en outre de me nommer citoyen d'honneur.) Bref, je suis né d'une mère mais sans père.

Il y a deux ou trois ans, j'ai entrepris sans grande conviction quelques recherches, par simple curiosité, et non poussé par une exigence profonde, une violente souffrance psychologique ou autres inepties du même genre. "Tu dois bien, me disait-on sans cesse, avoir envie de savoir d'où tu viens !" A quoi je n'ai jamais trouvé rien de mieux à répondre que : "Pourquoi ?" On prétend certes que notre origine détermine toute notre vie. Je tiens cela pour une sorte de mysticisme fumeux qui tente d'enchaîner l'homme à la terre brune, à son sang, à cette association de cellules grégaires qui

composent son misérable corps. Quoi qu'il en soit, voici ce que j'ai découvert :

Ma mère était très jeune, beaucoup plus jeune que tu ne l'es maintenant. Une jeune fille issue, comme on dit, d'un milieu modeste. Je suis né, j'arrivais mal à propos, j'ai été donné en adoption – au milieu de tragédies dont le sommeil m'a fort heureusement préservé –, et la brave famille Beerholm m'a recueilli. Je n'ai jamais vu ma mère ; je n'en ai jamais éprouvé le besoin. J'aurais pu lui rendre visite – un détective m'avait procuré son adresse – et, au fond, je pourrais encore le faire. Mais à quoi bon ? Je suis adulte, nous ne nous connaissons pas. Elle se sentirait obligée de pleurer, moi aussi peut-être, et au bout du compte ce serait affreusement embarrassant pour nous deux. Bien sûr, je pourrais lui poser des questions au sujet de mon père... Mais de fait il n'existe pas. L'acte de naissance n'en mentionne aucun, personne n'en a entendu parler, et même le détective se révéla incapable d'en dégoter un. Ma mère me dirait sans doute de qui il s'agit. Mais la vie est si experte à convertir ses surprises en désillusions ! Je pourrais me trouver devant un cheminot sénile, un conseiller de justice, un général d'artillerie. Non, je me suis fait à l'idée de ne pas avoir de père. Et cette idée me plaît. Elle ouvre un champ de possibilités lumineuses comme ce rêve qu'enfant je peuplais de héros, de rois et d'astronautes. Et plus tard, j'aimais l'imaginer vide. C'est une bonne chose que d'être sans ascendants.

Et quand ai-je appris qu'ils m'avaient adopté ? Tôt, très tôt. Il n'y a pas eu de révélations tardives, de moment d'effroi, d'illusions qui s'effondrent. A vrai dire, je l'ai toujours su. Et cela m'était égal.

Ella Beerholm, que j'ai bien dû appeler "maman" quand j'ai commencé à parler, était une femme

forte au visage rond et ridé et aux cheveux courts. Jadis, je le sais par des photographies, elle avait presque été belle. Les souvenirs que j'ai d'elle sont les plus lumineux, les plus chaleureux et les plus sereins que je possède. Elle disparut tôt de ma vie, de la vie tout court et ainsi s'acheva l'époque où pour moi tout était en ordre. Les oiseaux dans le ciel, les gens dans la rue, les arbres à l'horizon et la pluie l'après-midi, chaque chose était à sa place, illuminée par sa présence. Il m'est difficile de décrire Ella avec des mots ; cette tentative m'oblige à reconnaître avec accablement que très peu de choses d'elle, terriblement peu, me sont restées en mémoire. Ses yeux bien sûr, sa voix. Et tout de suite après son manteau de fourrure, épais, comme fait pour y enfouir son visage, et répandant une odeur singulière de naphthaline, la fragrance de la sécurité. C'est revêtue de ce manteau qu'elle venait tous les jours me chercher dans cet endroit respirant le vacarme et la méchanceté qu'était le jardin d'enfants. C'était l'horreur absolue, chaque jour renouvelée. Un petit garçon – déjà à l'époque, il me semblait petit – me bombardait de boules au chocolat qu'il apportait de chez lui, où elles étaient confectionnées spécialement pour l'occasion par sa maman. Un autre était assis par terre et mangeait des cailloux. Des dizaines. Tous les jours. Je ne sais pas comment il a survécu. Un troisième essayait de casser les vitres à coups de pelle en acier. Le tout sous la surveillance d'une jeune fille de dix-neuf ans surmenée, qui hurlait et me paraissait à l'époque particulièrement vieille et stupide. C'était l'enfer. Cela représentait le degré suprême du désordre, de l'arbitraire et de l'insécurité, et jamais je ne compris pourquoi Ella me livrait chaque jour à tout cela. Mais quelle bénédiction lorsqu'elle descendait sur terre pour venir me chercher.

J'eus une rougeole de courte durée. Est-il besoin de dire que c'est Ella qui me guérit, m'apprit à faire du vélo, me consola quand je me cassai le bras, et que c'est elle – mais j'en resterai là – qui me racontait des histoires avant que je m'endorme ? C'est d'ailleurs son mari qui s'en chargea une fois qu'elle eut quitté cette ronde étoile bleue comme la mer. J'avais alors sept ans.

La mort soudaine d'Ella survint dans des circonstances où la fatalité, l'absurdité et les statistiques convergent de façon particulièrement déplaisante. Ella Beerholm, la femme que j'ai un jour dû appeler "maman", fut foudroyée au cours d'une agréable journée de printemps. Je sais à quel point le risque que cela arrive à quelqu'un est minime. (En ce qui me concerne, il serait plus probable que je sois tué par une balle de pistolet ou la chute d'une brique, si je n'avais pas le privilège de savoir avec précision, sans recours au moindre calcul, quand et comment je vais mourir.) Je sais aussi que chaque année, partout dans le monde, un certain nombre de gens connaissent cette mort à la fois sublime et dérisoire ; le malheur de la pauvre Ella fut de tomber dans cette catégorie sans raison et sans avoir commis aucune faute, car les mathématiques sont aveugles. Ainsi raisonne-t-on dans le froid domaine des nombres et, comme toujours, cette vue a quelque chose de rassurant. Il en va tout autrement dans une vision théologique : Ella était un être paisible, utile et bon, la servante du Seigneur. Mais le Ciel a choisi la méthode la plus brutale et la plus spectaculaire pour brûler son cœur et transpercer son cerveau, pour la projeter hors du monde.

C'était vraiment une belle journée, le ciel formait un vaste dôme bleu, tacheté ici et là de nuages chatoyants. Des oiseaux y volaient en rond, des

abeilles bourdonnaient, quelques arbres étaient couverts de fleurs. Un grondement lointain annonça un orage, Ella l'entendit et sortit dans le jardin pour ramasser le linge en train de sécher. Ramasser du linge – existe-t-il une activité moins appropriée pour mourir ? Ella s'avança sur la pelouse, fit un pas, encore un, une libellule vrombissante la frôla, encore un. Puis elle s'arrêta, tendit les mains et enleva de la corde à linge une serviette fraîchement lavée (peut-être même la serviette jaune, ma serviette, qui sait ; le destin adore les symétries absurdes) – et c'est là que c'est arrivé. En termes scientifiques, un phénomène atmosphérique engendra des différences de potentiel entre la charge des couches d'air élevées et celle de la terre brune et profonde sous les pieds d'Ella. Un champ électrique se créa, la présence immatérielle d'une force, d'une éventualité silencieuse, une brusque transformation du néant en quelque chose, de l'esprit en force agissante – tout notre cosmos, suppose-t-on, pourrait provenir d'un champ comme celui-là. Peut-être a-t-elle eu le temps de le sentir, tel un frémissement dans ses cheveux, un courant d'air effleurant son corps ou une angoisse lancinante au plus profond d'elle-même. Mais il était trop tard. En quelques secondes la tension devint énorme, le désir naissant entre le ciel et la terre s'amplifia sans mesure et désormais plus rien, ni plusieurs kilomètres cubes d'air isolant ni le pauvre corps d'Ella, ne pouvait empêcher la décharge de l'énergie. Une colonne de lumière limpide jaillit du sol, un arbre de pure beauté incandescente se ramifia, grandit, s'étendit sur des centaines de mètres dans l'air immobile, se figea un instant infiniment court – durant lequel les anges retinrent leur souffle et le temps vibra – puis il s'éteignit. Alors des tonnes d'air s'engouffrèrent dans le mince

intervalle de vide et le tonnerre roula sur la terre, brisa une fenêtre, secoua un arbre et fit crier un enfant. Ensuite ce fut le silence. La tension était rééquilibrée, l'air purifié. Une libellule s'envola, soulagée, elle se sentait mieux. Une tiède pluie de printemps se mit à tomber, douce et rafraîchissante, cette pluie que l'on attend avec impatience pendant les longs mois d'hiver. Et Ella était allongée sur la pelouse. Sous son corps, l'herbe était desséchée comme après une longue période de sécheresse. Quelques-uns de ses organes, on le constata par la suite, avaient littéralement fondu et une partie de son affectueux visage avait été ravagé par le feu.

A partir de là, Beerholm et moi nous sommes retrouvés seuls. Il avait déjà plus de soixante ans à l'époque et n'était pas particulièrement apte à élever un enfant. Un monsieur élégant à la chevelure blanche, avec de grandes poches sous les yeux et des costumes gris assortis à sa moustache. Je n'ai jamais compris quel était au juste son métier. La plupart du temps, il était assis à un bureau, des monceaux de papier devant lui, il tournait des pages, prenait des notes et murmurait dans son coin. Puis il donnait des instructions avec un combiné téléphonique. Je n'ai jamais su avec qui il parlait. Je me figurais qu'il existait quelque part d'immenses immeubles de bureaux remplis de gens assis à de longues tables, n'attendant que ses ordres pour se déployer à l'extérieur et accomplir de grandes choses. Et c'est sans doute ainsi que cela se passait.

Le matin j'étais à l'école, je rentrais à la maison vers une heure et je recevais de la gouvernante – non pas une femme âgée adorant les enfants, comme le voudrait le cliché, mais une jeune et jolie fille qui ne pouvait pas me souffrir – un repas

réchauffé. Ensuite je faisais mes devoirs et après j'étais libre. Il y avait un grand jardin regorgeant de buissons ; je me faufilais dans l'herbe et, à travers les fleurs, je contemplais les petites bêtes et le ciel, j'étais saisi de joie et d'effroi, je parlais avec le nain de jardin à favoris et je m'imaginai des choses étranges.

C'est curieux comme cette époque fut assombrie par la peur. Le gazon comportait une tache brune ; Beerholm la fit ratisser, scarifier, parsemer d'engrais en flocons blancs – en pure perte. Je fuyais cet endroit, je faisais des détours pour l'éviter et, la nuit venue, je le regardais fixement depuis la fenêtre qui s'embaùait devant mes yeux. Mais ce n'était pas tout. On rêve souvent de pouvoir revivre l'époque où l'on avait encore de l'imagination, où l'on savait jouer et croyait aux contes de fées et aux divinités – mais toutes ces niaiseries mises à part : chacun de nous aurait-il donc oublié l'autre versant ? La terreur tapie dans le moindre recoin sombre, les créatures aux bras innombrables qui, de loin, arrêtent leurs regards sur toi, le mal absolu qui guette à visage découvert le moment où l'interrupteur de la cave tombe en panne ? Le monde qui entoure un enfant n'est pas encore solidement tissé, il s'effiloche sur les bords, on aperçoit encore des trous, des zones perméables et de petits défauts dans la trame. Jamais je n'ai ressenti de façon aussi intense l'épouvante qui bruisse dans le silence absolu et scintille dans les interstices entre les meubles que durant les nuits d'insomnie de mon enfance, lorsque j'allumais la lumière. De toute ma vie, je n'ai plus vécu de cauchemars d'une horreur aussi irradiante, de tels paroxysmes de peur.

Le désert, dans ses zones les plus chaudes, a vu naître des animaux qui doivent économiser

leurs forces au point de ne se déplacer que si c'est indispensable et encore le font-ils lentement, très lentement. Beerholm leur ressemblait sur ce point. Il ne levait les yeux que s'il y avait quelque chose à voir, ne saisissait un objet que s'il en avait absolument besoin, ne parlait que si une chose devait vraiment être dite. La parcimonie dans chaque geste, chaque action, voire chaque pensée.

De temps à autre, il faisait de longues promenades silencieuses dans la maison avec moi. C'était une grande demeure comportant trois étages et une cave poussiéreuse, mais ses beaux jours étaient loin derrière elle. Beerholm l'avait achetée à bas prix et depuis, toujours économe, il n'avait rien fait pour ralentir son délabrement. Elle était certes à peu près propre mais des lattes du plancher se gondolaient, des taches d'humidité se répandaient sur les plafonds et on apercevait parfois du coin de l'œil de petites araignées filant à toute vitesse, comme si un motif du tapis avait soudain pris vie. Et c'est cette maison que Beerholm et moi arpentions désormais main dans la main, montant l'escalier, faisant le tour de chaque chambre, redescendant l'escalier, parcourant le rez-de-chaussée, descendant un deuxième escalier jusqu'à la cave, traversant des pièces grises, remontant l'escalier.

Un jour, j'ai trouvé dans un tiroir (combien d'histoires commencent ainsi ; mais pas celle-ci) un jeu de tarots. Je regardai les cartes, les étalai, les ramassai, je laissai la peur m'envahir devant l'inquiétant mauvais goût de leurs illustrations et je tentai en vain d'y lire mon avenir. Puis je découvris qu'on avait beau couper autant de fois qu'on voulait, l'ordre restait le même. Muni de ce principe de base de l'art des cartes, je présentai un tour à Beerholm. Une tentative plutôt lamentable,

et Beerholm n'était pas assez bon comédien pour le cacher. Je fis un nouvel essai auprès de mes deux meilleurs – mes deux seuls – amis, un garçon nommé Fritz et un autre dont je me souviens simplement qu'il avait des dents de devant pourries à en être grotesques, mâchonnait toujours des bonbons et exhalait un désagréable arôme de caramel. Seul Fritz fut légèrement surpris lorsque je retrouvai sa carte – *Les Amants* –, l'autre haussa les épaules sans même comprendre de quoi il était question. Après ces échecs, je mis le tarot de côté et oubliai mes piètres débuts dans l'art de l'illusion. Pas de signes avant-coureurs, de résultats prometteurs ni la moindre vocation précoce.

Il en allait de même dans un autre domaine. A intervalles éloignés, on emmenait notre classe à l'église pour des messes riches en musique et traînant en longueur. Le curé portait une longue barbe broussailleuse, un pull en tricot et des jeans, et il possédait une guitare. Il en jouait, accompagné par un sosie à la batterie, et il chantait, gai comme un pinson. Nous devions chanter avec lui, taper dans nos mains et battre la mesure avec nos pieds. Je ne saurais vraiment pas dire ce qui, de l'embarras ou de l'ennui, m'était le plus insupportable.

A côté de moi, une fille feuilletait un magazine de Donald Duck, ce qui n'était pas chose facile compte tenu des claquements de mains et des battements de pieds ; quant à moi, je faisais une partie d'échecs avec Fritz sur un échiquier miniature, et je perdis. La bâtisse qui nous entourait était d'une laideur saisissante : des colonnes de béton carrées supportaient un plafond plat orné de tubes de néon disposés en croix. Suspendu à l'est, derrière un petit autel en bois, un Christ brisé en éclats à la manière cubiste lançait autour de lui

des regards inquiets ; il avait un teint jaune et paraissait souffrir d'une rage de dents.

Puis le curé, qui s'appelait Gudfreunt, entra vraiment en transe et se mit à sautiller devant son micro en balançant les bras. Il prononça ensuite un sermon interminable dont personne ne saisit la teneur. Et il termina la messe en chantant.

Quant à la cérémonie de ma première communion, elle regorgeait de chants aux strophes innombrables et dura une éternité. Peu avant, je m'étais confessé pour la première fois et Gudfreunt m'avait libéré de mes péchés. C'était étrange de se sentir innocent : ma paresse, quelques devoirs non faits, de méchantes pensées pour quelques imbéciles de notre connaissance – rien de tout cela ne me poursuivait plus. J'étais donc assis là, éclaboussé par les accords de guitare de Gudfreunt, éprouvant l'élévation de mon esprit et une douce lassitude. L'intérieur affreux de l'église semblait baigner dans une lumière vaporeuse et mystique. Devant moi chantait le curé Gudfreunt, derrière moi ondulait un brouhaha de voix bourdonnantes ; à intervalles réguliers, je parvenais à distinguer nettement la voix de basse de Beerholm. Je me retournai vers lui, il était là, debout, et il me fit un signe de tête. Et à côté de lui, Ella. Elle avait encore trois mois à vivre.

C'est Gudfreunt qui célébra l'enterrement. Son prêche se limita à des généralités, le cas soulevait des problèmes qu'il préférait laisser de côté. Il se contenta de dire que tout avait un sens, que le deuil formait l'homme et que nous nous reverrions un jour, à la fin des temps, dans un lever de soleil aux doigts de rose, entre les murs de la Nouvelle Jérusalem. Le soleil brillait, des papillons voletaient autour de nous comme des fleurs ayant pris vie. Je revois tout cela avec une telle clarté,

moi, Beerholm, ces personnes anonymes et vêtues de sombre, le trou oblong dans la terre et les couleurs éclatantes des couronnes sur la caisse en bois, comme si ma mémoire avait tout recouvert d'une pellicule de glace. Je me revois, droit, les mains serrées dans le dos et avec la certitude que rien de ce qui se passerait dans le monde ne pourrait plus m'émouvoir désormais. Je ne sais pas comment je suis rentré à la maison, je n'ai aucun souvenir des jours et des semaines qui ont suivi. Mais je me rappelle chaque détail de l'enterrement. C'est étrange : notre mémoire comporte-t-elle tant de trous qu'elle ne parvient à retenir que quelques instants du temps qui s'écoule, ou bien ne possédons-nous réellement qu'en de rares et brèves occasions notre pleine capacité de perception ? Quand je reviens sur mon passé, quelles sensations ont survécu ?

Un regard par la fenêtre durant mon premier hiver passé aux Vescaux. Le soleil se lève au-dessus de la neige fraîche, où aucune patte d'oiseau n'a encore tracé de ligne en pointillé. L'étendue blanche, intacte, étincelle comme du feu, les rayons obliques aux teintes jaunes avancent à tâtons, les glaciers scintillent à l'horizon comme s'ils voulaient me confier quelque chose, à moi et à moi seul. Leur désespoir de voir que je ne les comprends pas, leur détresse mêlée de langueur.

Un ciel de fin d'après-midi qui se trouva sur mon chemin, je ne sais plus où ni quand ; une nuée polyphonique de corneilles passe devant moi, un des oiseaux change soudain de direction, les autres le suivent, les corps noirs voltigent et se croisent en tous sens, composent une nouvelle disposition, se précipitent vers l'horizon et se consumment dans le rougeoiement du soir.

La cathédrale Saint-Pierre vue d'en haut ; je suis dans la coupole de Michel-Ange et les gens en bas sont ridiculement petits dans l'orage miniature de leurs appareils photo. Venant de vitraux cachés, des rais de lumière tombent dans le vide, traçant dans l'espace de longues droites géométriquement pures, préservées de l'inexactitude inhérente à la matière. Et je me demande si je vais m'accrocher à l'une d'elles et me laisser porter jusqu'en bas, sur le sol de marbre aux mosaïques multicolores.

Ma première apparition sur scène : le brouillard de lumière, la clarté irréaliste des projecteurs, les silhouettes noires des spectateurs aux premiers rangs.

Toi, bien sûr, encore et toujours.

Et mon institutrice, à laquelle je demande : "Est-ce que deux fois cinq font toujours dix ? Pourquoi est-ce que c'est toujours comme ça ?" Elle remarque que je ne cherche pas à plaisanter et que j'aborde un problème qui me préoccupe depuis des jours. "Réfléchis, Arthur ! Parce que cinq fois deux font dix, que la moitié de dix est cinq et que le cinquième de dix est deux." Je ne vois toujours pas, elle répète lentement. Un avion en papier plane sous mes yeux, quelque'un chuchote près de moi. Et tout à coup, je comprends. Je comprends pourquoi deux fois cinq font dix, maintenant et toujours et de toute éternité, dans ce monde et dans l'autre. Je contemple le tableau noir avec les marques de craie et les traces du passage de l'éponge, le visage usé de la maîtresse et celui des enfants obtus et endormis, et je sais que je dois graver cet instant dans ma mémoire, l'arracher au temps qui passe. J'ai trouvé là une vérité qui a ses racines dans l'origine du monde, qui ne m'abandonnera pas et sera à mes côtés dès à présent et jusqu'à la fin.